

Face à la crise anthropologique contemporaine, les ressources de l'Église ?

Lors de la "Journée de la communion diocésaine" du diocèse de La Rochelle et Saintes (France), le père Henri-Jérôme Gagey, théologien, professeur à l'Institut catholique de Paris et prêtre du diocèse de Créteil s'est adressé dans une conférence aux acteurs pastoraux du diocèse, posant sans détour la question de l'avenir de l'Église. Au terme de son intervention, il a ouvert plusieurs pistes faisant de l'Église une force de proposition en réponse à la question du « comment vivre » qui taraude nos contemporains.

I. La question de l'avenir du christianisme

« L'Église évangélise toujours et n'a jamais interrompu le cours de l'évangélisation. Elle célèbre chaque jour le mystère eucharistique, administre les sacrements, annonce la parole de vie – la Parole de Dieu –, s'engage pour la justice et la charité. Et cette évangélisation porte ses fruits : elle donne la lumière et la joie, elle donne un chemin de vie à tant de personnes et beaucoup d'autres vivent, souvent même sans le savoir, de la lumière et de la chaleur resplendissante de cette évangélisation permanente. Cependant, nous observons un processus progressif de déchristianisation et de perte des valeurs humaines essentielles qui est préoccupant. Une grande partie de l'humanité d'aujourd'hui ne trouve plus, dans l'évangélisation permanente de l'Église, l'Évangile, c'est-à-dire une réponse convaincante à la question : Comment vivre ? C'est pourquoi nous cherchons (...) une nouvelle évangélisation, capable de se faire entendre de ce monde. » (Joseph Ratzinger, « Jubilé des catéchistes », *conférence sur le thème de la nouvelle évangélisation*, Dimanche 10 décembre 2000).

« Aucun déterminisme ne dicte ici un destin. Rien ne serait plus trompeur que de se contenter de prolonger les courbes actuelles. Ce qui justifie l'interrogation, aujourd'hui, c'est la marginalisation des confessions chrétiennes dans les sociétés européennes. À en juger par les évolutions dont nous sommes témoins depuis trente ans, il se peut que le christianisme n'ait pas d'avenir et que le siècle qui vient soit celui de son extinction, en tout cas, sur les terres d'Europe qui furent le théâtre de son affirmation. Mais nous savons que l'histoire ne marche pas en ligne droite. Elle est faite aussi des réactions et des réponses des acteurs. » (Marcel Gauchet, *Un monde désenchanté ?* Paris, 2004, p. 227)

Ces deux citations, la première du futur Benoît XVI, la seconde d'un observateur athée mais rigoureux et ouvert d'esprit au catholicisme français contemporain, posent aussi objectivement que possible un constat auquel aucune personne préoccupée par l'avenir du christianisme en France et dans les autres pays d'Europe occidentale ne peut échapper : d'innombrables enquêtes

sociologiques tant quantitatives que qualitatives au sérieux peu contestable manifestent avec quelle rapidité l'Église catholique, ainsi, d'ailleurs, que les grandes Églises historiques issues de la réforme protestante, ont perdu leur plausibilité sur les terres de l'ancienne chrétienté où elles sont devenues « non contemporaines ». Les dogmes, symboles et rites chrétiens avaient façonné les représentations du monde, le calendrier et l'organisation de l'existence quotidienne de la majorité des populations (quoi qu'il en soit par ailleurs de la fermeté de leur adhésion personnelle à la foi chrétienne). Ils se présentent aujourd'hui avec un coefficient d'étrangeté impressionnant, comme si le Catholicisme n'était plus désormais qu'une butte témoin, un vestige archaïque, susceptible cependant de réanimations fugitives, comme les fumerolles ou les étincelles émergeant d'un volcan éteint au milieu du paysage qu'il a façonné. À cela correspond la formule saisissante de Danièle Hervieu-Léger parlant d'une « exculturation du catholicisme ». Comment comprendre cela ?

La première exigence pour comprendre est de refuser ce que l'on peut appeler une interprétation « paranoïaque » de la situation actuelle. En effet, la tentation est toujours grande pour un corps social, autant que pour un individu, d'expliquer ses difficultés par la malveillance de ses adversaires (ceux de l'intérieur comme ceux de l'extérieur) ou par l'incompétence de ses dirigeants. La crise que nous traversons n'est pas due fondamentalement au fait que certaines catégories de catholiques auraient perdu la foi ou tourné le dos aux valeurs de la Tradition chrétienne. D'autre part, on ne peut pas davantage attribuer nos difficultés présentes à l'hostilité des adversaires de l'Église, même s'il ne manque pas de gens qui se réjouissent de son affaiblissement et qui l'encouragent. Enfin, il n'y a guère plus de sens à attribuer purement et simplement ces difficultés au conservatisme institutionnel de la hiérarchie catholique et à son refus d'appliquer le programme bien connu des réformes que réclament les courants libéraux touchant l'accès aux ministères ordonnés et des allègements de la discipline ecclésiastique en matières de morale familiale et sexuelle. En fait, même si la nécessité de fonctionnements ecclésiaux moins décalés par rapport aux exigences de la culture contemporaine n'est pas à sous-estimer, pour faire face à la situation au niveau requis (C'est ce que montre la manière dont le pape François a entrepris de reposer la question de l'admission des divorcés remariés aux sacrements), il faut remonter plus loin.

Comme l'écrivaient les évêques de France dans une Lettre qu'ils adressèrent aux catholiques de France en 1996 :

« La crise que traverse l'Église aujourd'hui est due, dans une large mesure, à la répercussion, dans l'Église elle-même et dans la vie de ses membres, d'un ensemble de mutations sociales et culturelles rapides, profondes et qui ont une dimension mondiale. Nous sommes en train de changer de monde et de société. Un monde s'efface et un autre est en train d'émerger, sans qu'existe aucun modèle préétabli pour sa construction. Des équilibres anciens sont en train de

disparaître, et les équilibres nouveaux ont du mal à se constituer. Or, par toute son histoire, spécialement en Europe, l'Église se trouve assez profondément solidaire des équilibres anciens et de la figure du monde qui s'efface. Non seulement elle y était bien insérée, mais elle avait largement contribué à sa constitution, tandis que la figure du monde qu'il s'agit de construire nous échappe. Cela dit, nous ne sommes pas les seuls à peiner pour comprendre ce qui arrive. Les innombrables recherches actuelles dans les domaines de la sociologie, de la philosophie politique, ou des réflexions sur l'avenir de la culture et des traditions nationales montrent bien la profondeur des questions de nos contemporains sur une situation de crise qui affecte tous les secteurs de l'activité humaine ». (Les Évêques de France, *Proposer la foi dans la société actuelle, Lettre aux catholiques de France*, Paris, 1996, p. 22).

Autrement dit, l'Église affronte la même crise que l'ensemble de nos sociétés due au fait que nous sommes en train de changer de monde. Pour me faire comprendre je voudrais rapidement rappeler la distinction classique aujourd'hui en anthropologie culturelle et en sociologie entre tradition, modernité et postmodernité.

II. Nous sommes en train de changer de monde

Le monde de la tradition

Le monde de la tradition, le monde d'avant la modernité, est un donné stable, dans lequel toute réalité, en vertu de son poids propre, doit pouvoir trouver sa place et y demeurer. Un trésor de sagesse, conservé par des autorités, des anciens, dit la vérité du monde et se donne comme fondamentalement immuable. La solution d'une crise est normalement le retour à la situation antérieure à la crise et au trouble qu'elle introduit. Quand un enfant veut comprendre ce qu'il va devenir, il regarde vers ceux qui sont plus anciens que lui et qui ont déjà accompli le parcours qu'il lui reste à faire. C'est cette stabilité du monde de la tradition qui va être attaquée à la racine par la lente émergence du principe moderne qu'on peut décrire comme la mise en œuvre d'une raison critique qui entend se libérer des aspects aliénants de la tradition pour faire advenir un monde plus rationnel. C'est un processus lent qui va s'accélérer du XIV^e au XIX^e siècle et se radicaliser au cours du XX^e siècle pour donner naissance à ce qu'on appelle la postmodernité ou l'ultra-modernité qui consiste, selon moi, dans le fait que la modernité a remporté une victoire définitive sur la tradition en la dépouillant de son autorité indiscutable.

Le monde de la modernité

L'histoire de l'Europe a été façonnée par la rencontre des trois composantes majeures que sont la pensée rationnelle grecque, la civilisation juridico-politique

romaine et la religion chrétienne. La lente compénétration de ces trois facteurs a déterminé, pendant quinze siècles, la civilisation de l'Europe et elle a eu une immense importance pour l'histoire universelle de l'humanité. Au XVII^e siècle, se développe une nouvelle manière de penser, de juger, de sentir, de voir le monde, qui s'affirme en plusieurs domaines. On a qualifié cette nouvelle culture de « moderne ». Elle a profondément bouleversé la civilisation chrétienne, c'est ce bouleversement que je veux évoquer. Cette transformation, qui se manifeste ouvertement au XVII^e siècle, a débuté au Moyen Âge, au XIII^e siècle, quand, par la médiation des penseurs arabes, les écrits d'Aristote font leur entrée en Occident. La lecture d'Aristote est pour les intellectuels du temps, par exemple Thomas d'Aquin, un événement considérable qui leur fait découvrir les possibilités de la raison autonome pour ouvrir les chemins de la connaissance. Le monothéisme biblique lui avait déjà enseigné la confiance dans la raison et dans l'ordre naturel créé par Dieu. Mais l'irruption de la science aristotélicienne renforce cette confiance dans la puissance de la raison parce qu'elle ne provient pas de la tradition chrétienne, mais d'une tradition de pensée qui la précède. Autrement dit, la tradition n'est pas le chemin exclusif vers la connaissance. Dans un premier temps, cette découverte est reçue positivement et ne suscite pas un grand trouble. Le trouble survient plus tard quand le philosophe René Descartes en tire toutes les conséquences en énonçant le principe du « doute méthodique » qui correspond à l'ambition de remettre systématiquement en cause les évidences transmises par la tradition ou par les sens, non pour les supprimer, mais pour les vérifier. Voilà ce qui est véritablement moderne chez Descartes : son exigence de penser la vérité par lui-même. Cette exigence se base sur le principe suivant : la tradition, les conventions sociales, mais aussi la perception spontanée par les sens nous fournissent de la réalité des représentations qui peuvent nous tromper. Par exemple, la tradition nous dit et nos sens nous font voir le monde comme si le soleil tournait autour de la terre. Pour atteindre la certitude, il faut donc les mettre en question et repartir à zéro afin de les vérifier par nous-mêmes, en usant seulement de notre raison : résultat, nous découvrons que c'est la terre qui tourne autour du soleil.

C'est ce principe du doute méthodique que radicalise le philosophe allemand Emmanuel Kant quand il dénonce le fait que la plupart des humains renoncent à se servir de leur entendement de manière autonome et préfèrent se laisser guider par un autre dans le cadre de la tradition (le prêtre, le professeur, le médecin etc.). Ils n'osent pas prendre le risque de penser par eux-mêmes et préfèrent paresseusement se laisser guider par les autorités. Cette méfiance vis à vis « de la conduite d'un autre » est particulièrement motivée par l'échec de la chrétienté à surmonter les guerres de religion. Le christianisme avait assuré l'unité de l'Europe occidentale, aujourd'hui c'est en son nom qu'elle se déchire ! Expérience tragique d'où beaucoup concluent qu'il faut donc qu'un principe plus haut impose la paix, ce principe est rationnel. De là procède le début de la déchristianisation qui s'est tellement accélérée depuis.

Tout est discutable

Du doute méthodique de Descartes à l'audace de penser par soi-même d'Emmanuel Kant, on en arrive à une culture dans laquelle « tout est discutable », en ce sens qu'aucune vérité ne peut être tenue pour acquise « si elle n'a subi l'épreuve de la discussion et de l'argumentation » (P. Valadier, *Chances du message chrétien*, Concilium (244) 1992 p. 147). Tout devient discutable, ce principe a pour corollaire que tout peut être amélioré. Pourvu que l'on ne se satisfasse pas paresseusement du donné et que l'esprit critique demeure en éveil. Ce principe est proprement révolutionnaire et on ne finirait pas d'en évoquer les conséquences. Si j'en avais le temps, il ne serait pas très difficile de montrer que c'est de cette philosophie critique que procèdent en Europe occidentale, d'une part la naissance des revendications démocratiques et du respect des droits de l'homme, et, d'autre part, le développement sans précédent des connaissances scientifiques dont le résultat sera le développement économique impressionnant que l'Europe et l'Amérique du Nord ont connu au XIX^e et au XX^e siècle et qui s'étend aujourd'hui au monde entier.

Les conditions de vie des populations en sont considérablement transformées en quelques siècles. Aujourd'hui les humains se trouvent munis de toutes sortes de « prothèses » qui compensent leurs faiblesses naturelles : grues et camions puissants, avions et automobiles, bombes et explosifs démultiplient leurs forces, tandis que la mémoire et la puissance de calculs des ordinateurs externalisent certaines de leurs opérations mentales. Au bout du compte, l'alliance entre les évolutions de la médecine et le développement des nanotechnologies annoncent l'apparition du « cyborg », un humain dont le corps se trouvera augmenté par une multitude de greffons technologiques qui en multiplieront les forces tout en ralentissant l'usure. Mais le futur est déjà là et nous ne nous en plaignons pas, comme le laisse entrevoir la généralisation de l'usage des prothèses auditives, des lunettes et autres implants.

C'est une mutation fabuleuse des conditions matérielles d'existence des humains, mais aussi de leurs possibilités d'accès à la culture et à l'exercice concret de leur liberté. Aujourd'hui, les conditions sont en principe réunies pour que l'immense majorité des humains sache lire, écrire et compter et soit en mesure d'accéder au patrimoine de la culture mondiale ; dans le même temps, l'aspiration au respect des droits humains et à la démocratie se généralise, ainsi que le recul d'une soumission aveugle aux autorités traditionnelles. Il n'y aura pas de retour en arrière. Partout dans le monde, le modèle occidental de développement exerce son pouvoir d'attraction. Personne ne veut retourner dans la hutte où on ne mange du riz qu'une fois par jour, où une proportion considérable des enfants meurt en bas âge, tandis que les mettre au monde représente pour leurs mères un épisode à haut risque.

Mais ce développement se fait au prix de l'écrasement de toutes les médiations non rentables, de toutes les contraintes et les conventions reçues de la tradition. C'est ce que certains sociologues appellent le mouvement de la « détraditionnalisation ». Dans le monde occidental, le calendrier est massifié, aucun jour ne se distingue plus des autres pour rythmer la semaine ou l'année. Les milieux économiques s'efforcent par exemple d'obtenir la fin du repos dominical. Ce n'est pas par hostilité à la religion, mais dans le but de rentabiliser les investissements en faisant tourner les machines et les commerces 7 jours sur 7. Un autre aspect de cette « révolution culturelle », c'est l'apparition et la généralisation de l'individualisme. Dans la société moderne, tendancielle du moins, l'individu n'appartient à personne, seulement à lui-même. « À chacun sa vie » comme on dit en français. Ma vie est à moi, donc aucune institution, aucun corps intermédiaire, ne doit peser sur mes choix : ni la famille, ni le couple, ni le syndicat, ni le parti, ni les traditions. Naturellement, chacun est libre de se donner des appartenances, de s'engager dans des solidarités, mais c'est en vertu d'un choix personnel qui ne regarde que lui et qu'il peut remettre en cause à tout moment. En fin de compte, la tendance de notre société, c'est moi seul face à mes écrans : TV, ordinateur et smartphone. De là naît l'image de la foule solitaire, de la foule « câblée » ou branchée, ce qui signifie, au fond, une foule tenue « en laisse » et immédiatement reliée au système global. C'est la radicalisation et la généralisation de cette situation que l'on dénomme la postmodernité.

III. Postmodernité

Nous savons aujourd'hui que la terre est ronde

Pour décrire cette postmodernité, je prends une image : « Nous savons aujourd'hui que la terre est ronde. » Je m'explique : la représentation symbolique de notre existence ne peut plus s'organiser selon un axe vertical opposant la terre et le ciel : d'un côté, en bas, un sol ferme en lequel il s'agit d'enfoncer de puissantes racines, afin de trouver la ressource de nous élever, là-haut, de l'autre côté, vers le ciel. Nous nous connaissons désormais comme les habitants d'une biosphère, d'un écosystème, en équilibre relativement stable mais en évolution constante, poursuivant une course indéfinie à travers le cosmos. Tout est devenu mouvant, d'un mouvement dépourvu de point fixe sur lequel se repérer, puisque même le soleil se déplace. Voilà pourquoi c'est trop peu de dire que nous avons perdu nos racines, ce qui nourrit encore l'espérance de les retrouver. En fait, c'est l'image même des racines qui a perdu sa force, comme le montrent la généralisation des migrations à travers le monde, l'instabilité des couples et des familles, le regroupement des populations dans des mégapoles anonymes, loin du village de leurs ancêtres. Nous sommes devenus flottants.

Mais non moins décisive est l'apparition de la question écologique. Jadis, la « nature » semblait nous fournir indéfiniment les ressources les plus basiques pour vivre, aujourd'hui c'est à nous de la protéger. Le maintien des grands équilibres biologiques, la survie des espèces menacées, la régénération de l'air et de l'eau dépendent désormais de politiques consciemment réfléchies, décidées et mises en œuvre. Les générations qui ont atteint l'âge adulte avec le III^e millénaire établissent désormais leur rapport au monde dans la conscience que son avenir est remis à leur responsabilité. Tout ce qui, dans le cadre des grandes sociétés traditionnelles, semblait donné comme la base intangible de l'existence de l'humanité lui incombe maintenant comme une tâche : l'avenir de la planète, la survie de l'espèce, les formes sociales de réalisation de la différence sexuelle, etc. dépendent désormais des décisions réfléchies de la communauté humaine. Il y a là quelque chose de proprement vertigineux.

Nous faisons tous la découverte troublante que jusque dans les comportements les plus fondamentaux d'une existence, il n'est plus possible de nous reposer sur quelques évidences stables, sur le fait que « c'est comme ça et pas autrement ». Aucun comportement éthique déterminé ne peut aujourd'hui réclamer le prestige de l'évidence.

Cette émancipation vis-à-vis de l'autorité des traditions ancestrales a entraîné des progrès considérables dans les conditions de vie de l'humanité. Mais ces progrès ont leur prix que nous commençons à mesurer. Comme le dit le philosophe et historien français Marcel Gauchet, « le déclin de la tradition se paye en difficulté d'être soi. La société d'après la religion (...) est une société psychiquement épuisante pour les individus, où rien ne les secourt ni ne les appuie plus face à la question qui leur est retournée de toutes parts en permanence : pourquoi moi ? Pourquoi naître maintenant quand personne ne m'attendait ? Que me veut-on ? Que faire de ma vie quand je suis seul à la décider ? » (Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Paris 1985, p. 302).

Il faut y croire pour vivre

Dans le contexte de la crise généralisée du principe de tradition, l'individu postmoderne se trouve confronté à une paradoxale expérience :

D'un côté le développement de l'esprit critique affaiblit l'influence des traditions religieuses qui se multiplient et qui perdent leur autorité sur les populations. Chacun peut passer de l'une à l'autre selon ses goûts.

D'un autre côté, en raison de l'affaiblissement de l'emprise des grandes traditions sur sa vie, l'individu découvre que son engagement dans l'existence ne peut plus se faire aveuglément dans un simple mouvement de docilité aux conventions sociales, il doit désormais se faire sous le mode de l'engagement résolu, ce que traduit le proverbe français : « Il faut y croire pour vivre. »

Là est sans doute ce qui donne à l'époque son caractère tout à la fois passionnant et fatigant : chacun doit désormais aller chercher au plus profond de lui-même la ressource de poser des actes en responsabilité. Autrefois, on pouvait vivre et accomplir sa destinée, en se laissant porter par le courant, aujourd'hui il faut se décider alors que rien ne nous retient. Pour mes arrières grands-parents, la stabilité de leur couple allait de soi, même s'ils n'étaient pas assurés d'être un couple heureux, la tradition les tenait. Ainsi, aujourd'hui, presque chaque matin, les jeunes couples doivent décider à nouveau de rester ensemble. Ce n'est pas leur mariage qui les porte, c'est à eux de porter leur mariage ! C'est passionnant, mais c'est fatigant ! Voilà pourquoi nous avons besoin de sagesse. La foi chrétienne peut-elle être cette sagesse dont le monde contemporain a besoin ? C'est l'un des enjeux de la nouvelle évangélisation.

IV. La nouvelle évangélisation

Inventer une nouvelle manière d'être Église

Selon les mots de J. Ratzinger cités au début de ce texte : évangéliser, c'est offrir une réponse convaincante à la question « comment vivre ? » Or, nous le savons, « comment vivre ? » est devenu une question angoissante dans nos sociétés postmodernes où vivre est devenu fatigant, où plus rien ne va plus de soi et où les anciennes évidences sur lesquelles nous nous appuyions se sont dissoutes. Alors, que faire ?

Si on lit de près **les textes préparatoires au synode sur la nouvelle évangélisation**, on découvre que la nouvelle évangélisation ne constitue pas un ensemble de recettes pastorales « miracles » censées favoriser le retour à l'Église de ceux qui l'ont quittée en misant sur la restauration d'un catholicisme purement dévotionnel ; elle n'est pas davantage une revanche sur les abus commis par les générations précédentes, même si un retour critique sur l'histoire récente de l'Église ne peut être écarté ; elle n'est pas non plus une opération de « reconquête », un retour au passé considéré comme un paradis perdu. Il s'agit de trouver de nouvelles manières d'être Église ou encore de nouveaux arts de vivre en Église qui correspondent à la culture contemporaine.

« § 12 : Pour annoncer et diffuser l'Évangile, il faut que l'Église réalise des formes de communautés chrétiennes capables d'articuler rigoureusement les œuvres fondamentales de la vie de foi : charité, témoignage, annonce, célébration, écoute, partage. Il faut concevoir l'évangélisation comme le processus à travers lequel l'Église, mue par l'Esprit, **annonce et diffuse l'Évangile** dans le monde entier, suivant une logique que la réflexion du Magistère a synthétisée ainsi : « animée par la charité, [l'Église] 1) imprègne et transforme tout l'ordre temporel, en assumant et en renouvelant les cultures. 2) Elle témoigne parmi les peuples de la nouvelle manière d'être et de vivre qui

caractérise les chrétiens. 3) Elle proclame explicitement l'Évangile, au moyen de la « première annonce » en appelant à la conversion. 4) Elle initie à la foi et à la vie chrétienne, par la « catéchèse » et les « sacrements d'initiation », ceux qui se convertissent à Jésus-Christ, ou ceux qui recommencent à marcher à sa suite, en incorporant les uns et les autres dans la communauté chrétienne (...) 5) Elle ne cesse de promouvoir la mission en envoyant tous les disciples du Christ annoncer l'Évangile, en paroles et en œuvres, dans le monde entier. »
(*Directoire général pour la Catéchèse*, § 48, 15 août 1997).

Selon ce texte et bien d'autres, le premier but de la nouvelle évangélisation n'est pas de « faire des conversions », mais la capacité de l'Église d'être présence d'Évangile qui communique la vie. Pour nous, spontanément, l'évangélisation c'est d'abord l'acte d'une prise de parole, de l'annonce d'un message. Bien sûr, cet aspect des choses ne peut absolument pas être éliminé, mais, pour « sonner juste », il doit être pris dans un cadre plus large. Comme le dit le pape François : « Évangéliser c'est rendre présent dans le monde le Royaume de Dieu. »
(*Evangelii Gaudium*, § 176). Être une Église « en sortie » comme il aime dire, cela comporte deux aspects indissociables :

– d'une part, c'est être une Église où nous prenons soin les uns des autres : « Ce qui montrera à tous les hommes que vous êtes mes disciples, c'est l'amour que vous aurez les uns pour les autres » (Jn 13, 35).

– d'autre part, c'est être une Église dont les membres prennent soin de ceux qu'ils rencontrent ou auxquels ils sont envoyés, à la manière de Jésus, ainsi décrit par Pierre dans le discours à Corneille : « Là où il passait, il faisait le bien et guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du diable, car Dieu était avec lui » (Ac. 10, 38).

D'où ma question : dans ce monde postmoderne, quels sont les « démons » dont la vie en Christ nous libère et contre lesquels elle nous protège ?

Servir la simple foi humaine qu'il faut avoir pour vivre

Pour y répondre, je reviens sur ce que je disais précédemment : dans ce monde postmoderne tellement mouvant, tous les humains font l'expérience qu'il faut y croire pour vivre ! Dans ce contexte, la première mission des porteurs de l'Évangile est sans doute de reconnaître et de réveiller cette simple foi humaine qui nous permet de nous engager dans la vie en nous risquant à la rencontre des autres. Mais croire dans la vie est difficile. Cette simple foi humaine qu'il faut avoir pour vivre, on peut la pervertir. Voilà pourquoi il ne suffit pas de la reconnaître et de la réveiller pour la célébrer. Il faut l'encourager, la protéger, la travailler, lui permettre de traverser la déception, le mensonge et la perversion.

Notre première ressource dans ce sens se trouve dans la lecture des Écritures, parce qu'elles sont une école pour apprendre à croire dans la vie, pour apprendre à vivre à l'épreuve du vide, à l'épreuve de l'angoisse. Nous nous demandons

parfois, ou d'autres nous demandent, ce que la foi apporte. Ce qu'elle apporte d'essentiel, ce ne sont pas seulement des convictions sur le sens de la vie, mais c'est aussi un « travail » pour purifier notre manière de nous engager dans l'existence, pour purifier notre manière de croire dans la vie et d'être fidèles à l'appel de l'amour. Je m'explique : nous croyons dans l'amour, nous savons tous qu'il est ce qui donne sa beauté et sa grandeur à une vie. Et si nous y croyons, ce n'est pas nécessairement parce que nous sommes catholiques : nous connaissons tous des personnes appartenant à d'autres confessions chrétiennes, d'autres religions ou même sans religion, qui croient en l'amour. Mais y croyons-nous « bien » ? Ne savons-nous pas qu'on peut aimer mal, qu'on peut aimer « à mort » d'un amour qui étouffe l'autre et le détruit ? Notre amour de l'autre peut être perverti, tordu. La vie chrétienne est une vie travaillée par la Parole qui nous apprend à aimer bien, en vérité, en plaçant sous nos yeux l'image de l'amour dont Jésus nous a aimés. Voilà pourquoi, plus que comme des « croyants », je préfère aujourd'hui désigner les chrétiens comme des disciples, c'est-à-dire des gens qui se laissent « discipliner » par leur maître, leur Seigneur.

Un bon exemple de cela nous est donné dans le récit de la marche sur les eaux (Mt 14, 23-33). Il nous présente Pierre qui, à la vue de son maître, lui demande « Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers toi sur les eaux ». Jésus lui répond « Viens ! » Pierre sortit de la barque et marcha sur les eaux, pour aller vers Jésus. Mais, voyant que le vent était fort, il eut peur ; et, comme il commençait à enfoncer, il s'écria : « Seigneur, sauve-moi ! » Aussitôt Jésus étendit la main, le saisit, et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » C'est après cet événement que Pierre et les autres apôtres reconnaissent Jésus pour qui il est et peuvent lui dire : « Tu es véritablement le Fils de Dieu. »

Cette parabole me paraît illustrer au mieux le paradoxe de l'existence dans un monde postmoderne. Vivre, c'est s'élancer sans appuis, sans rien de ferme sous les pieds à l'appel de la Parole. Cela correspond bien à l'expérience des jeunes qui osent s'engager dans le mariage et faire des enfants, malgré toutes les incertitudes de la vie ; cela correspond aussi à l'expérience de ceux qui vont pleins d'espérance à la rencontre des plus pauvres ; de ceux qui pardonnent à leurs ennemis. De tous ceux qui croient en la lumière malgré la nuit... Il faut y croire et parfois le cœur défaille. Quelle parole, quels moments passés au pied de la croix, quelle vie communautaire ont été pour moi jadis et seront pour moi demain la main qui se tend et m'empêche de couler ?

Une tâche importante pour la théologie aujourd'hui, c'est de retrouver une lecture profonde et chaude de la Bible, appuyée sur une expérience profonde et chaude de la liturgie qui permettra à chacun de regarder sa vie en face, de regarder l'abîme en face sans perdre cœur. Comme vous le savez, l'oiseau aux ailes déployées vole porté par l'air qu'il ne voit pas. Mais qu'il replie ses ailes, alors il tombe comme une pierre. Le vide qui le portait l'aspire. L'Évangile,

c'est le Verbe, la Parole partagée, scrutée, chantée, célébrée, mangée pendant la communion qui nous fait découvrir que le vide qui nous effraie est en fait rempli par l'Esprit et qui nous apprend à voler en ouvrant les bras, comme le Christ les a ouverts sur la croix.

Inventer la société

Nous entrons dans une nouvelle culture mondiale fondamentalement « détraditionnaliste » et « individualiste ». Pas au sens moral du terme, mais au sens où l'individu ne reçoit plus son identité en fonction de son appartenance à une tradition autoritaire stable, mais en fonction des choix qu'il opère au sein d'une multitude de propositions dont aucune ne s'impose impérativement à lui. Désormais, tout se discute, tout peut être amélioré, mais aucune voix ne peut plus s'élever pour dire avec autorité « c'est ainsi et pas autrement ». Ainsi, les trésors de savoir-vivre accumulés par les grandes traditions du monde entier ont volé en éclats. La conséquence en est une crise généralisée de la constitution des identités individuelles, comme on peut le voir aux débats en cours en ce qui concerne le début et la fin de la vie, la précarité croissante des unions conjugales, la multiplication des unions entre personnes de même sexe qui prétendent se faire reconnaître comme des mariages. Sur toutes ces questions et sur bien d'autres, la question de savoir « comment vivre ? » devient pressante. C'est notre manière même d'être humains qui est aujourd'hui à réinventer. Face à cette « pliure civilisationnelle », quelle mission nous incombe ? Ma réponse tient en peu de mots que je vais bien sûr développer : il nous faut, comme je viens de l'exposer, encourager, soutenir et travailler la « simple foi humaine » qui est requise aujourd'hui pour vivre, mais, dans le même temps, elle est de contribuer à l'invention et à l'expérimentation de nouveaux arts de vivre dans les domaines les plus fondamentaux de l'existence.

Dans *Consuming Religion*, le théologien des USA Vincent Miller décrit comment la culture de la consommation a envahi nos sociétés sans que les critiques insistantes qui lui sont adressées depuis déjà des décennies par diverses instances, religieuses, philosophiques ou spirituelles, portent jamais leur fruit. C'est, dit-il, que ces critiques la dénoncent comme une idéologie à laquelle les humains adhèreraient. Or, selon lui, la culture de consommation n'est pas d'abord le fruit d'une adhésion intellectuelle ou morale aux principes de la société de consommation, mais elle est produite par des pratiques matérielles, sociales : les sujets n'y adhèrent pas, ils sont « fabriqués » en son sein comme des consommateurs par les processus sociaux et économiques dans lesquelles ils sont pris et que Miller décrit minutieusement. De là vient, selon Miller, l'inefficacité des appels éthiques à résister à l'idéologie, voire à l'idolâtrie de la « consoculture ». Or, si la consoculture est un processus de formation des individus, il ne suffit pas de lui opposer des protestations indignées. Il faut lui opposer des pratiques sociales alternatives engageant un autre rapport aux

choses et permettant de faire émerger de nouvelles manières d'être humains dans nos sociétés détraditionnalisées.

Dans ce sens va le sociologue américain des religions Rodney Stark réfléchissant aux raisons de ce qu'il appelle « *L'essor du Christianisme* », selon le titre de l'un de ses ouvrages traduits en français. L'auteur y montre que lorsque les premiers chrétiens, en s'appuyant sur le réseau des synagogues hellénistiques de la diaspora, entreprirent de répandre l'Évangile et la vision de l'humain qu'il comporte, ils ne le firent pas en tentant de donner la force de la Loi aux normes qu'ils tenaient pour sages et raisonnables et donc « naturelles ». Ils le firent par la mise en œuvre inventive de pratiques sociales qui donnaient à leur vision de l'humain une forme de réalisation concrète et efficiente dans la cité. Il en donne deux exemples particulièrement frappants :

Premièrement, l'attitude de la nouvelle religion à l'égard des femmes qui les protégeait contre les abus dont elles étaient victimes dans le cadre du paganisme. Cela passait, d'une part par l'interdit, parmi les chrétiens, de l'infanticide des petites filles alors fréquent dans une société qui valorisait une descendance masculine, comme c'est toujours le cas dans certaines parties du monde. Cela passait, d'autre part, par le refus de la pratique de l'avortement, qui constituait alors une véritable boucherie pour celles qui le subissaient.

Le second exemple décrit dans l'ouvrage est celui de la compassion et de la solidarité dont faisaient preuve les chrétiens à l'égard des populations victimes des grandes épidémies qui ravagèrent l'empire romain à la fin du II^e siècle et au début du III^e siècle. Une attitude dont il souligne qu'elle était étrangère à la moralité du paganisme alors dominant. Deux choses m'ont intéressé chez cet auteur : 1) sa considération générale pour la manière dont une tradition religieuse donnée façonne une culture par la mise en œuvre de pratiques sociales innovantes conformes à ses convictions ; 2) son intérêt particulier pour l'effet civilisateur spécifique du christianisme en matière de rapport à la raison et de promotion de la dignité de la personne humaine.

Prendre au sérieux ce que dit Stark ne prouve rien et n'est pas destiné à servir une apologétique du génie du christianisme, (d'ailleurs Stark ne se présente pas comme un chrétien mais comme un agnostique). Mais cela dessine une voie pour imaginer notre mission aujourd'hui : s'engager dans l'invention et la mise en place de pratiques sociales innovantes sans rêver avec nostalgie de l'époque où l'Église catholique était « au contrôle » de la société. L'Église n'a pas à se considérer comme la gardienne d'un ordre menacé et donc à défendre en fulminant des interdits, mais comme un espace qui contribue à l'invention de nouveaux arts de vivre que réclame aujourd'hui un monde globalisé et détraditionnalisé.

L'urgence aujourd'hui, c'est de contribuer à réinventer des « savoir-vivre » dans les domaines les plus fondamentaux de l'existence : vie de couple, éducation des

enfants, consommation des biens etc. Dans tous ces domaines, nous sommes un peu perdus, témoins de véritables catastrophes qui aboutissent à ruiner des existences. Ces catastrophes, nous savons bien qu'elles ne sont pas simplement causées par des défaillances personnelles. Si, dans les grandes villes, en France, une nouvelle union conjugale sur deux se défait, ce n'est pas simplement parce que nos contemporains seraient devenus des hédonistes vicieux qui ne pensent qu'à leur plaisir. Les raisons en sont collectives. Elles sont liées à la transformation de nos conditions d'existence, aux pressions qui s'exercent sur nous dans les domaines des conditions de travail, de logement, de l'accès aux nouvelles technologies etc.

Voilà pourquoi il ne suffit pas de faire la morale. Voilà pourquoi il ne suffit même pas de proposer un approfondissement spirituel sur le sens de la fidélité. Dans tous ces domaines, il y a des pratiques nouvelles à inventer et à mettre sur pied pour ceux qui se lancent dans l'aventure du mariage, de la paternité et de la maternité afin de redonner consistance à l'union conjugale et à la responsabilité parentale dans un monde où elles ont été tellement bouleversées et en même temps tellement idéalisées.

Autre piste : Comment résister à la fureur du « consommer plus » qui finit par broyer tant de personnes ? Contre cela, il importe d'inventer des formes de vie plus sobres, moins engluées dans l'acquisition et la consommation des objets. En effet, il ne suffit pas de crier « toujours moins » pour résister au « toujours plus ». Il ne suffit pas de faire la morale. Bien sûr, nous sommes, pour partie, les complices de cette culture de la consommation dont nous repérons les effets néfastes dans nos existences personnelles autant que collectives. Mais il s'agit de bien plus que de choix individuels. Sont en cause des usages collectifs et une structuration de la société qui nous débordent. La résistance ne peut pas être seulement individuelle, elle passe par l'invention et l'institution de nouvelles pratiques sociales. La seule manière de résister aux comportements que la société nous impose et qui font de nous des consommateurs addictifs, c'est d'inventer et de proposer de nouveaux « arts de vivre ». En effet, comment pourrions-nous résister à la pression du « consommer toujours plus », sinon en apprenant à « consommer bien » ?

L'invention de nouvelles pratiques sociales, c'est la voie longue, mais il n'y en a pas de courtes ! Si cela est vrai, alors nous devons sans doute apprendre à considérer l'Église non plus comme la gardienne d'un ordre menacé, mais comme un espace où, sur les décombres des traditions effondrées, s'inventent à l'écoute de la parole évangélique de nouveaux arts de vivre. Il me semble que le génie du pape François est d'initier avec générosité cette nouvelle manière d'être Église.